

tôt que de contrition, mais il ne faut pas tout demander à la fois, — et reprit son aviron sans répondre.

— Est-ce vrai, princesse, dit tout à coup la jeune indisciplinée, sans discontinuer son exercice; est-ce vrai que je suis si mal élevée?

Elle n'avait pas parlé haut, la princesse était sa voisine, on ne l'avait pas entendue. Sophie lui répondit sur le même ton :

— Non, mon enfant, pas si mal que vous croyez : assez mal, à la vérité.

— C'est dommage, soupira Dosia. Mais est-ce que ça m'empêchera de m'amuser dans le monde? Vous savez que maman me présente cet hiver?

— Cela vous empêcherait certainement de vous amuser, si vous ne deviez pas changer; mais, soyez sans crainte, d'ici à trois mois vous serez beaucoup plus...

— Convenable! souffla Pierre, qui se mit à ramer avec conviction.

Dosia ne releva pas cette nouvelle impertinence, et son cousin commençait à être inquiet de cette réserve insupportable, quand on aborda.

Le débarquement s'opéra sans encombre. Platon, descendu le premier, offrit la main aux dames et les déposa toutes sur le chemin. Dosia seule était restée en arrière avec Mourief, qui retirait une rame de l'eau, non sans quelque difficulté, car, n'étant pas né amiral, lui, il la soulevait par le plat au lieu de la retirer par le travers.

— Savez-vous nager, mon cousin? lui dit-elle tout doucement, en retenant de la main gauche les plis de sa robe.

— Mais oui, ma cousine.

— Eh bien, nagez maintenant! s'écria-t-elle en franchissant d'un bond le bord de la pirogue sans toucher à la main que lui offrait Platon.

Elle se retourna avec un mouvement de chat qui court après sa queue et repoussa vivement la pirogue loin du rivage.

Pierre avait roulé au fond de la frêle embarcation, et, n'étant le mouvement instinctif qui l'avait fait se cramponner au banc, il eût passé par dessus bord. Sans se troubler, il se releva et chercha les avirons, mais n'en trouva qu'un. Les autres avaient été remis au matelot de service et gisaient sur l'embarcadère.

Il se croisa les bras et regarda dédaigneusement le rivage.

— Eh bien! lui cria Platon, est-ce que tu vas passer la nuit sur le lac? Veux-tu une mandoline?

— Envoie-moi plutôt un remorqueur, lui cria Pierre, qui leva en signe de détresse son unique aviron.

Dosia, la tête un peu de côté, contemplait son ouvrage avec une satisfaction évidente. La princesse était contrariée; les autres riaient de bon cœur.

Platon regardait Dosia, et la conviction pénétrait en lui, de plus en plus profonde, que Pierre n'avait rien caché, et que cette enfant n'était qu'une enfant.

— Il n'est pas possible qu'elle joue ainsi avec un homme qui aurait fait battre son cœur, se disait-il; ce serait le dernier degré de l'impudence!

Et une satisfaction réelle entra en lui, absorbant peu à peu son mal de tête. A mesure que ses doutes s'évaporaient, sa souffrance diminuait, et il se sentit soudain léger comme une plume.

Il n'y avait aucune barque disponible pour remorquer le promeneur solitaire, qu'un courant presque insensible emportait vers l'île, — déserte, hélas! — lorsque fort heureusement un podoscaphe monté par un de ses camarades de régiment vint le reconnaître.

— Es-tu un navigateur audacieux ou une simple épave? demanda le nouveau venu.

— Tout ce qu'il y a de plus épave, mon cher. Ramène-moi au rivage, il y a une récompense.

— Comme pour les chiens perdus, alors? s'écria le

joyeux officier. Tiens, prends le bout de mon mouchoir de poche; je te remorque.

Ils arrivèrent ainsi au débarcadère, non sans une série de fausses manœuvres qui firent la joie des assistants.

En touchant le sol, Pierre salua sa cousine avec toute la reconnaissance qui lui était due.

— Bah! lui dit celle-ci en haussant les épaules, qu'est-ce que cela prouve?

— En effet, répliqua Mourief, je me demande ce que cela prouve!

— Cela prouve que vous ne savez pas vous tirer d'affaire. On se jette à l'eau, on nage d'un bras, et l'on ramène son embarcation.

— Grand merci, cousine! c'est bon pour vous, ces amusements-là! Je n'ai pas de goût pour les bains forcés, repartit le jeune homme, piqué de ce dédain.

— Voyons, enfants, faites la paix, dit la princesse; faut-il qu'on soit toujours à vous réconcilier?

— Oh! nous réconcilier! c'est impossible, s'écria Dosia. Nous sommes brouillés de naissance. Nous n'avons jamais pu nous entendre...

Un éclair de malice glissa obliquement des yeux de Pierre à ceux de sa cousine, qui rougit soudain et se hâta d'ajouter avec l'honnêteté de sa nature hostile au mensonge :

— Nous entendre pour longtemps!

Et Platon sentit son mal de tête revenir avec une nouvelle violence.

XIII

On avait dîné depuis une heure, et les conversations languissaient; la princesse proposa de retourner au parc, son offre fut acceptée avec empressement. Les dames qui étaient venues de Pétersbourg furent reconduites jusqu'au chemin de fer, et les quatre promeneurs livrés à leurs propres ressources, se dirigèrent vers les grands tilleuls qui sentent si bon au mois de juillet, et dont l'ombre est si douce les soirs d'été.

Platon marchait devant, à côté de Dosia; celle-ci trouvait toujours moyen de se tenir le plus loin possible de son cousin, que pour l'heure elle détestait cordialement.

— Mademoiselle Théodosie, dit le jeune capitaine, comment trouvez-vous notre Tsarskoé?

— Charmant, répondit la jeune fille; mais, si vous ne voulez pas que je modifie mon opinion, ne m'appellez pas Théodosie. Ce n'est pas ma faute si j'ai reçu ce vilain nom au baptême, et je ne vois pas pourquoi c'est moi qui serais punie d'une faute qui n'est pas la mienne.

— Ce n'est pas un vilain nom, répliqua poliment Platon.

— C'est un nom de femme de chambre. Enfin je n'y puis rien. Appelez-moi Dosia.

— Eh bien! mademoiselle Dosia, vous plaisez-vous ici?

La jeune émancipée hésita un instant.

— Oui... non, répondit-elle enfin; — décidément non: il n'y a pas assez de liberté.

— Et vous voulez aller dans le monde! C'est bien pis!

— Vous croyez? Mais il y a des compensations?

— Bien peu! vous le verrez vous-même. D'ailleurs, j'ai tort de vous enlever vos illusions d'avance; vous les perdrez assez vite quand le moment en sera venu.

— C'est ce que me disait ma gouvernante anglaise... Vous savez que j'ai eu une gouvernante anglaise?

— Je l'ignorais. Que vous disait cette demoiselle?

— Oh! ma chère miss Bucky! je n'ai jamais rien vu de plus drôle! Imaginez-vous, monsieur Platon, une longue perche, sèche, anguleuse, avec des robes neuves qui avaient l'air d'être vieilles, des cheveux qu'elle faisait onduler de force et qui désoudaient sur-le-champ, de longues oreilles rouges avec de longues boucles d'oreilles. Ma chère miss Bucky, je l'ai adorée!